

# Le Bruit de nos pas perdus

BENOÎT SEVERAC

la manufacture de livres





Le Bruit de  
nos pas perdus



Benoît Séverac

# Le Bruit de nos pas perdus

roman

LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris  
ou  
[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-38553-121-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## ***Grace***

Depuis plusieurs jours, Grace ne parle plus.

Elle a cessé de se nourrir, également. Une bouchée ou deux de riz qu'à peine ingurgitées elle doit se retenir de rendre.

Elle n'accepte de boire que si Amos se fâche en forçant le goulot d'une bouteille entre ses lèvres sèches.

Amos se fâche souvent ces derniers temps. Il n'était pas comme cela, avant. Il faut dire qu'avant... Au fond, ils étaient heureux dans leur village des montagnes du Tibesti.

Amos affirme qu'ils seraient morts s'ils étaient restés. Il a très certainement raison ; Grace a bien vu ce que les rebelles ont fait à leurs voisins. Pourtant, eux étaient musulmans, alors qu'Amos et elle sont catholiques ; or, les menaces envers les chrétiens se sont multipliées depuis quelques années.

« Nous aurions été les prochains », avait aboyé Amos la fois où elle lui avait lancé à la figure : « C'est de ta faute, tout ça ! Nous n'aurions jamais dû partir ! »

Après la sensation qu'on l'écorchait vive, après une peine à rendre folle, après les cris et les pleurs, Grace s'est tue.

Pas la douleur. La douleur, elle, est toujours là, prête à resurgir si Grace tentait de se relever.

Le chagrin a pris possession de tout : de son corps comme de son âme. Avant elle appartenait à Dieu, à son père ou à Amos...

À présent, elle appartient à *son* fantôme ; elle n'est plus qu'un débris chahuté par un fleuve boueux, un fétu pris dans les remous. Elle ne parvient même pas à prononcer *son* nom.

Elle est posée là, pendant qu'Amos espère et patiente. Il croit toujours qu'il sera bientôt possible d'entrer en Europe, cette forteresse si bien protégée... À portée de main, qu'on pourrait presque toucher, qu'il s'efforce d'apercevoir, les pieds dans l'eau, dos à la plage, le regard toute la journée tourné vers le nord.

Grace n'a plus la force de croire. Elle *est*, elle n'a rien d'autre à offrir. Combien de fois ont-ils supplié leurs gardiens de les laisser monter dans le prochain bateau ?

Une nuit, enfin, on vient les chercher dans les baraquements et on leur dit qu'ils font partie des cent cinquante élus. Ils ont rassemblé l'équivalent de vingt mille francs CFA, cela suffit.

Amos la traîne sur la plage pour tenter d'arriver à temps et prendre place à bord. Lui court devant, la tenant serrée par le bras ; elle, le regard halluciné, se laisse entraîner.

Alors qu'ils sont sur le point d'embarquer, des chasseurs d'hommes font irruption, fondant sur eux tous feux allumés à bord de Jeep équipées de pare-buffles, renversant les corps trop lents à s'écarter.

Ils sautent des véhicules et chargent. Puis, ils les frappent à l'aide de gourdins et de nerfs de bœuf, s'acharnant sur ceux qui s'effondrent dans le sable, leur arrachant l'argent qu'ils ont sur eux.

Quelques coups perdus atteignent Grace, mais Amos, qui est prudent et avisé, a réagi dès qu'il a entendu le bruit des moteurs ; il réussit à les extraire du piège tendu par la plage avant que l'étau formé par les Jeep ne se referme. Grâce à sa présence d'esprit, ils sauvent leurs dinars libyens et trouvent refuge dans un bosquet.

Au petit matin, les gardiens du camp viennent les récupérer ; ils n'ont pas l'air étonnés d'apprendre ce qu'il s'est passé. Plus tard, Amos comprend qu'ils étaient de mèche avec les voleurs. Évidemment.

Ceux qui ont eu moins de chance ou n'ont pas su anticiper, ont tout perdu. Ils doivent repartir travailler dans les champs de patates



afin de gagner la somme nécessaire à un prochain voyage, dans un an ou deux, quand ils auront suffisamment économisé.

Depuis, Grace et Amos attendent qu'on leur fasse à nouveau signe, qu'on leur dise que cette fois est la bonne.

Grace s'est affalée sur la paillasse qu'Amos lui a désignée et ne sort plus de la pièce où ils s'entassent à plus de trente pour dormir, tête-bêche. Elle se sent faible et cela lui convient ; elle n'aurait pas la force d'aller bien. Dépérir est le moins qu'elle puisse faire, estime-t-elle. C'est tout ce qu'elle souhaite : aller de mal en pis et mourir.

Mais la vie s'accroche malgré eux aux humains qu'elle malmène, et un jour, les passeurs leur annoncent que c'est pour ce soir.

À nouveau la course vers les bateaux ; à nouveau les pas lourds dans le sable encore chaud, les jambes ankylosées et l'envie d'abandonner interdite par la poigne d'Amos ; à nouveau les réprimandes de son mari plus que ses encouragements...

Mais cette fois, les zodiacs sont bien là, pas de pillards ni de policiers en vue, cette fois ils se hissent à bord. Amos la jette à l'intérieur plus qu'il ne l'aide à monter.

Les passeurs répartissent les gens de part et d'autre du bateau en fonction de leur poids. L'embarcation tangue de façon inquiétante ; l'équilibre est précaire ; le premier qui se lèvera de façon intempestive la fera chavirer, et la plupart ne savent pas nager.

Amos est un homme fort. Probablement le plus fort d'entre tous. Il est le plus âgé, également. C'est la raison pour laquelle les passeurs l'ont fait asseoir au poste de pilotage, lui ont expliqué le maniement du moteur hors-bord et lui ont confié un téléphone portable ainsi qu'une boussole.

– Vous ne venez pas ?

– Non, vous partez seuls. L'Italie est dans cette direction. Suivez ce point sur la boussole, vous y arriverez forcément. Dès que vous aurez du réseau, appelez le numéro d'urgence, ils viendront vous chercher.

Amos est le meneur du zodiac. Elle, la femme faible, la suiveuse. Il comptait sur la traversée pour qu'elle reprenne du poil de la bête. Il l'a connue combative ; il se souvient que le travail ne lui

faisait pas peur et que peu d'hommes l'impressionnaient. La vie ne l'effrayait pas. Mais il ne la reconnaît pas, car plus les heures passent, plus les forces la quittent. Qu'en sera-t-il plus loin, plus tard, quand ils poseront un pied sur la terre ferme et qu'il faudra courir, se cacher, survivre ?

Elle s'affaisse contre le boudin du zodiac ; le corps affalé sur le fond caoutchouteux, sa tête dépasse à peine.

Les autres sont dressés, tendus vers la proue du bateau. Tous, sauf elle. Ils fixent l'horizon qu'ils trouvent probablement prometteur ; de l'autre côté de cette masse grisâtre qui ondule, se dessine un avenir radieux.

Grace ne voit pas ce qu'elle pourrait attendre d'une telle étendue inhospitalière. Quelle promesse pourrait-on lui faire ?

Amos, de temps en temps, lui jette un coup d'œil préoccupé. Elle est toujours sans vie, pense-t-il, sans réaction, sans émotion. Pourtant, s'il l'observait un peu plus attentivement, il verrait ses lèvres bouger.

Car elle s'adresse à la mer. Dans sa langue, d'une voix inaudible, elle supplie la grande eau de les prendre, ou tout au moins de la prendre, elle. De l'engloutir et de la faire disparaître à jamais, comme si elle n'avait jamais existé, d'emporter avec elle toute trace de son passage, et tout souvenir aussi. Le malheur ne survivra pas à la dissolution de son enveloppe corporelle, à l'anéantissement des quatre ou cinq dizaines de kilogrammes qui la composent. Le malheur gît ici, dans ce zodiac ; si elle se laissait aller à l'eau, tout serait fini, la torture cesserait.

Mais Amos veille, et Grace continue à se laisser bousculer par les à-coups de l'embarcation luttant contre la houle, prétendant attendre – à l'instar de ceux dont on a mis le sort entre les mains d'Amos – des jours meilleurs.

## CHAPITRE 1

Elle serait éternellement jeune, et sa beauté immuable.

Enfin, immuable n'était pas le terme approprié, car sa beauté changerait, mais ne s'effacerait pas... Elle deviendrait autre.

Emilie Vaudrey était dotée d'un physique évanescent qui ne se laisserait pas capturer par les outrages du temps ; au contraire, il s'élèverait, se faufilant entre les mailles de ses filets pour se reconstituer plus loin, plus haut.

Son visage laissait transparaître peu de sentiments ; un soupçon de reproche peut-être. Elle en voulait à la terre entière, mais l'exprimait de manière altière, ne s'abaissant pas à l'ostentation.

Elle devait probablement des cheveux aussi blonds et un visage aussi diaphane à de lointaines origines nordiques. Le genre de peau que le soleil abîme et que la nuit sublime.

L'assistant du médecin légiste prit un air emprunté en défaisant les premiers boutons du chemisier de sa cliente. La fermeture du soutien-gorge fut plus difficile à atteindre. Il dut pour cela faire basculer Emilie Vaudrey délicatement sur le flanc droit.

Une fois la fine dentelle retirée, le commandant Cérisol surprit le regard de l'assistant s'arrêtant sur les seins. Il faut dire qu'ils étaient particulièrement rebondis, avec de larges tétons sombres.

Tout de même, Cérisol s'en étonna. Il visa le nom de l'assistant sur son badge : Éric Lestang. Il ne l'avait jamais vu auparavant. Il était flic, pas médecin, mais il se doutait qu'une telle place à l'institut médico-légal de Versailles était chère ; les candidats devaient être

triés sur le volet. D'ailleurs, Lestang était probablement encore à l'essai. S'il ne se tenait pas davantage à carreau, il serait rapidement remplacé par plus professionnel que lui.

– Pourquoi est-ce que le parquet a ordonné une autopsie ? demanda le docteur Crouzat, le supérieur d'Éric Lestang, qui menait l'examen post mortem. Cela m'a tout l'air d'un suicide.

– C'est Gairal, la proc qui vient d'arriver, dit le commandant Cérisol.

– Ah, alors je ne suis pas étonné. J'ai remarqué qu'elle en demandait une quasi systématiquement. Tu me diras, ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. Ils veulent tous faire des économies. On a moitié moins de boulot. Elle, au moins, œuvre en faveur du maintien de nos postes.

– Qu'est-ce qui vous fait penser à un suicide ? risqua l'assistant.

Le médecin lui répondit tout en poursuivant son examen.

– Regarde la fiche d'entrée, dit-il tout en saisissant un scalpel. Elle a été retrouvée allongée au pied de son lit au milieu d'un arsenal pharmacologique. Elle avait de quoi organiser un suicide collectif pour tous les occupants de l'immeuble.

– Sans compter qu'elle était seule dans son appartement, ajouta Cérisol, au premier étage. D'après les policiers municipaux de Jouy-en-Josas, il n'y avait aucune trace d'effraction, et la porte était fermée de l'intérieur avec la clef toujours dans la serrure.

Éric Lestang leva la tête pour s'adresser au lieutenant Krzyzaniak :

– Notez que sans cela, nous n'aurions pas eu le plaisir de faire connaissance.

Cérisol faillit s'étouffer. Krzyzaniak n'était pas à la brigade depuis très longtemps, mais du peu qu'il en avait vu, il s'attendait à ce que l'assistant du légiste prenne un retour lifté dont il se souviendrait. Il avait aussi remarqué les œillades maladroites qu'il réservait à sa collègue.

– C'est censé être de la drague ? dit celle-ci.

– Je... Pardon ?

– Parce que si c'est le cas, c'est la technique d'approche la plus ringarde que j'aie jamais vue.

L'assistant plongeait le nez dans ses bassines et se remit à sa tâche sans demander son reste.

Cérisol était aux anges. Lui et le médecin légiste se regardèrent, hilares. Le toubib eut un hochement de tête approuvateur, l'air de dire « Eh bien, celle-là, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds ».

– Heure du décès ? lui demanda Krzyzaniak, qui était déjà passée à autre chose.

– Muscles striés et lisses, rigidité cadavérique encore bien présente... Je dirais douze heures.

Cérisol consulta sa montre.

– Hier soir donc.

– Minuit maximum, précisa le légiste. C'est l'heure à laquelle les gens se suicident. Ils rentrent exténués du boulot, ou bien en l'occurrence ils viennent de passer un dimanche de merde à déprimer, ils picolent en regardant la télé, et puis comme le deuxième film n'est pas meilleur que le premier, ils se décident. Ils vont à la salle de bains où ils avalent un cocktail de cachets, et surpris par la rapidité des effets des médicaments, la plupart n'arrivent pas à rejoindre leur chambre.

– Les choses sont un peu plus compliquées que cela, dit Krzyzaniak.

– Si vous saviez !

Pour le docteur Crouzat, l'être humain était un animal... Évolué, certes, mais il restait un reptilien.

– Nous fonctionnons selon des schémas instinctifs peu originaux, ajouta-t-il. Rares sont les individus qui se démarquent.

– Vous êtes un cynique.

– Et vous une romantique. C'est normal, vous êtes jeune. Mais vous verrez, avec l'expérience...

– Oui, c'est ça, je verrai.

Le médecin légiste haussa les épaules et entama l'incision mento-pubienne du cadavre. Il commença par le bloc linguo-pharyngé, en profita pour vérifier l'os hyoïde.

– Pas de strangulation, commenta-t-il.

Puis, il descendit jusqu'à l'ombilic, que la lame contourna, et poursuivit son geste en ligne droite jusqu'au pubis d'Emilie Vaudrey. À l'aide de la scie oscillante, il découpa ensuite le sternum, glissa l'écarteur entre les deux bords osseux, et entreprit d'ouvrir la cage thoracique.

– Éric, commencez à récliner le cuir chevelu, puis vous découperez la calotte crânienne, dit-il en tendant la scie oscillante à son assistant. Arrêtez-vous à la dure-mère, je m'en occuperai.

L'anatomopathologiste fut surpris que le docteur lui confiât une telle responsabilité. Un assistant est censé assister : maintenir les chairs, aspirer les fluides... Pas réaliser les actes chirurgicaux réservés au médecin légiste. Cependant, il se mit immédiatement à l'œuvre, attaquant Emilie Vaudrey sur un deuxième front.

Cérisol jeta un coup d'œil à sa collègue pour s'assurer qu'elle tenait le coup. Il la vit déglutir mais encaisser sans rien dire. Une dure à cuire. Les premières impressions du chef de groupe de la brigade criminelle du SRPJ de Versailles étaient confirmées : cette nana allait faire une excellente flic.

Quand l'assistant eut fini de découper le crâne de la jeune femme, le légiste avait retiré les plastrons.

– On va voir ce qu'elle a dans le ventre.

Une blague qu'il faisait à chaque fois qu'une nouvelle recrue assistait à son show. Cérisol sourit pour lui faire plaisir mais Krzyzaniak ne releva même pas, concentrée sur les gestes du légiste.

Alors que celui-ci s'apprêtait à entailler la paroi stomacale, il prévint les policiers :

– Attention, avec les médicaments, le bol gastrique aura fermenté.

Cérisol fit un pas en arrière. Krzyzaniak leva des sourcils interrogateurs.

– Ça va schlinguer, précisa le médecin.

Elle recula à son tour, mais l'odeur envahit toute la pièce.

– Pfiou ! dit le légiste. Elle avait aussi consommé une bonne dose d'alcool. L'examen externe ne révèle aucune ecchymose, aucune trace de coup ou de lutte, strangulation ou lacération. À l'examen interne, le foie est indemne de lésions, de même que le

pancréas... Pas d'hémorragie. Il faut attendre les résultats d'analyses toxicologiques pour l'affirmer, mais à mon avis, c'est une ingestion massive de substances chimiques qui l'a tuée. Cela fait peu de doute. Quels noms, les médicaments que vous avez dégoutés sur place ?

Cérisol dut vérifier dans les notes que lui avaient laissées les collègues de l'Identité judiciaire.

– Pentobarbital et Percocet.

– Barbiturique associé à un opiacé. C'est concordant avec ce que j'observe ici.

Le médecin légiste poursuivit l'éviscération. Au fur et à mesure qu'il détachait les organes de leur cavité naturelle, il les faisait passer à son assistant pour la pesée. Ils seraient ensuite disséqués, échantillonnés et conservés dans des sacs en plastique avant d'être remis dans la cage thoracique.

Ne resterait bientôt plus qu'à faire un prélèvement sanguin, puis refermer et remettre le corps en état pour présentation à la famille.

– Je vais appeler la proc, dit Cérisol à l'intention du légiste. Je pense qu'elle signera le procès-verbal aux fins d'inhumation d'ici ce soir, demain max. *Krizaniak*, vous avez réussi à joindre la famille ?

Une nouvelle fois, le commandant écorcha la prononciation polonaise de son patronyme ; une nouvelle fois, elle ne releva pas. Elle était habituée, mais puisqu'il serait amené à le prononcer plusieurs fois par jour, elle devrait lui en faire la remarque. Pour l'instant, elle n'osait pas, ne voulant pas attirer l'attention sur elle.

– L'Identité judiciaire a retrouvé le père ; il était caution sur le bail locatif d'Emilie Vaudrey. Il vit dans l'Isère. On lui a dit de patienter là-bas, mais il n'a rien voulu savoir. Il arrive par le premier TGV.

– Ils l'ont prévenu que l'appartement était sous scellés ?

– Oui, il descend à l'Ibis de Vélizy.

Cérisol fit un geste du menton ; ils pouvaient y aller. Mais au moment où Krzyzaniak et lui tournaient les talons, le légiste les rappela.

– Attendez.

Il était en train de palper l'utérus d'Emilie Vaudrey.

– Je crois qu'il y a du monde là-dedans.

Il sectionna la matrice longitudinalement. Les deux policiers ainsi que l'assistant se penchèrent sur les entrailles d'Emilie Vaudrey. Un embryon, plus proche du batracien que de l'humain, apparut entre les doigts du docteur Crouzat.

– Sept ou huit semaines, je dirais. Tout au plus.

– Elle était enceinte ?

– Affirmatif. À moins qu'on soit dans *Alien 5*.

Cérisol se tourna vers sa collègue sans la regarder véritablement. Il réfléchissait à toute vitesse.

– Vous la gardez sous scellés judiciaires pour l'instant, lâcha-t-il au bout de quelques secondes. Avec interdiction au père de voir le corps. Faites-moi aussi un prélèvement ADN sur le fœtus. Nous, on retourne au domicile de la victime.

– Victime ?

Cérisol avait déjà foncé dans les portes battantes de la salle d'autopsie, plantant le médecin légiste et son assistant.

– *Krizaniak*, tu viens ?

– Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à vous saluer. Messieurs !

Le toubib inclina la tête.

– Lieutenant.

L'assistant, quant à lui, risqua un « Au revoir » obséquieux. Krzyzaniak n'eut pas un regard pour lui.



## CHAPITRE 2

À trente-huit ans, Louise Gairal présentait tous les signes de réussite sociale : elle avait fait de brillantes études de droit à Toulouse, était sortie major de promo en licence et en master, avait obtenu la deuxième place au concours d'entrée à l'École nationale de la magistrature de Bordeaux et fini première au classement de sortie. Elle avait commencé sa carrière comme substitut du procureur à Quimper auprès du tribunal pour mineurs, puis à Limoges aux affaires commerciales, et était depuis peu vice-procureur au parquet de Versailles. Un jour, elle passerait au siège et finirait sa carrière comme présidente du tribunal judiciaire de Toulouse, *al país*, où l'attendaient ses parents. Dans le Sud, quand un élément s'éloigne, la cellule familiale n' imagine pas que ce soit pour toujours. Il ou elle revient forcément un jour dans le giron du clan.

Pourtant, et malgré les cris d'effroi de ses amis et cousins toulousains, elle affirmait se plaire à Versailles. Notamment parce qu'elle y avait retrouvé Peggy, sa meilleure amie de promo à l'École nationale de la magistrature, vice-procureur comme elle. D'ailleurs, elles avaient un petit peu forcé le destin pour que leurs chemins se croisent à nouveau. Louise n'en avait rien dit à son mari, mais Versailles n'était pas seulement un passage obligé pour progresser plus rapidement dans la hiérarchie du ministère public. C'était surtout là que, un an avant elle, Peggy avait été nommée.

Tout le monde au tribunal de Versailles se moquait de Peggy à cause de son prénom. Les juges d'un certain âge et d'une bêtise

certaine – ce qui allait souvent de pair – l'appelaient *Peggy la cochonne*, expression un brin lubrique un brin méchante en référence au *Muppet Show* que les magistrats les plus jeunes ne connaissaient pas. Ces derniers, se fiant au précepte populaire selon lequel il n'y a pas de fumée sans feu, pensaient que leurs aînés faisaient allusion à un épisode peu avouable de la biographie de ladite Peggy, et entretenaient sa mauvaise réputation en colportant des anecdotes salaces qui en disaient long sur leurs propres déviances. Le fait qu'elle eût un physique très avantageux et qu'elle ne fût ni mariée ni pacsée alimentait la rumeur.

Quant à Louise, malgré son tableau de chasse académique irréprochable, son intelligence supérieure et sa carrière fulgurante, ils étaient nombreux à la prendre pour une conne. En effet, Louise était gentille. Une tare, dans ce milieu. Il aurait mieux valu qu'elle fût taxée de bienveillance ou de compréhension, mais non, Louise était bel et bien *une gentille*. Par ailleurs, elle était affublée d'un accent du Sud-Ouest à couper au couteau, ce qui confortait ses collègues dans l'idée qu'elle n'avait pas inventé le fil à couper le foie gras. Personne, pas même les prévenus, ne la prenait au sérieux. Il lui était même arrivé de requérir une peine de quinze ans de réclusion assortis d'une incarcération incompressible de douze ans, et d'entendre le prévenu éclater de rire, pour immédiatement s'excuser : « Je ne veux pas offenser la cour, mais dit avec un tel accent, ça me fait presque plaisir à entendre. »

Ses intonations la desservaient, et pourtant, rares étaient ses interlocuteurs dont le QI pouvait rivaliser avec le sien. Au cours de sa carrière, les seuls présidents ou procureurs qui l'avaient jusque-là impressionnée par leur intelligence, étaient justement ceux qui s'étaient toujours abstenus de la moindre remarque sur la façon dont elle parlait. Ils ne s'attachaient pas à *ce chant si mignon* quand elle s'exprimait mais à la teneur de ses propos.

Louise cochait toutes les cases dans le registre « vie personnelle réussie » également : un mari, Grégoire – Greg pour les intimes –, avec une belle situation, trois enfants, deux filles et un garçon, tous premiers de la classe, inscrits dans des clubs de danse, de rugby,

d'échecs, et à l'école de musique locale : violon et piano pour les unes, batterie pour l'autre.

Pas d'amant... Ce qui étonnait Peggy pour qui la vie de couple était une morne plaine. Louise avait eu le tort de lui confier un jour que sa vie sexuelle était très calme, et depuis, elle tentait régulièrement de la caser avec tel ou tel substitut, l'invitant à expérimenter le dégel. Louise s'amusait de la légèreté de son amie et de son incapacité à envisager qu'on pût être heureuse avec l'homme de sa vie – le concept même échappait à son entendement –, fût-ce dans sa version rangée.

Outre Peggy, Louise avait deux copines qui n'étaient ni dans le judiciaire ni dans la gestion des ressources humaines – le domaine de Grégoire. C'était précisément la raison pour laquelle leur relation perdurait. Ninon était institutrice – elle tenait à ce qu'on dit professeure des écoles mais Louise n'arrivait pas à s'y résoudre et cela faisait l'objet de chamailleries entre elles.

Son autre comparse, Thérèse, qui trouvait son prénom désuet et préférait qu'on l'appelât Tess, tenait un salon de thé dans lequel le quatuor se réunissait souvent. Le soir, une fois le rideau baissé, le thé rouge et le rooibos étaient remplacés par du vin blanc sec que les amies sirotaient en refaisant le monde, pendant que leurs maris respectifs refaisaient le leur au club-house après leur partie de squash, autour d'une bière.

Chacun et chacune rentrait à la maison dans un état d'ébriété plus ou moins avancé, et une fois la baby-sitter payée, se glissait sous la couette conjugale, se tournait qui sur le flanc gauche qui sur le flanc droit, après avoir souhaité une bonne nuit à l'autre.

Louise reconnaissait que Peggy avait raison sur un point : ce n'était pas l'idéal sensuel qu'elle avait imaginé. Elle avait l'impression que Greg et elle s'étaient laissé avoir par les grossesses, les réunions de parents d'élèves, les allers-retours aux entraînements, les devoirs... La vie, quoi. Mais en tendant l'oreille dans le prétoire ou à la sortie de l'école pour saisir les conversations entre mamans, il semblait que c'était un sort largement partagé. Peggy ne concevait pas que la vie, surtout la vie conjugale, était constituée de phases

et que ça reviendrait, ou que ça évoluerait vers quelque chose de différent, mais tout aussi bien. L'idée d'envoyer tout paître en cédant à l'impatience relevait, selon Louise, autant de la bêtise que de la paresse morale.

Elle admettait aussi que, parfois, elle se demandait si Greg n'avait pas une maîtresse. Rien ne semblait l'indiquer, mais elle n'excluait pas l'hypothèse. Pour autant, elle refusait de céder à ce genre de paranoïa et se rappelait que le principe de fidélité consistait aussi à rester fidèle à la confiance que l'on avait décidé d'accorder à l'autre. Elle se le répétait en essayant de ne pas penser à toutes celles, nombreuses dans la boîte de Greg, qui se pâmaient devant lui. Il était plutôt bel homme, sportif, et DRH... Mais Louise ne le croyait pas assez ballot pour céder à ce genre de mirage.

Le soir, avant de s'endormir, Louise lisait des romans pendant qu'il feuilletait des revues de moto. Il avait comme projet de passer son permis mais ne trouvait jamais le temps. Un été, il avait commencé, mais n'avait pas été au bout de la formation.

Depuis qu'ils avaient Netflix et Amazon Prime, Greg n'avait plus à faire semblant de s'intéresser à ce qui plaisait à son épouse. D'ailleurs, ils n'allaient plus au cinéma et chacun regardait sa série sur sa tablette. Les échanges complices s'étaient raréfiés et ne concernaient plus que leurs amis communs et la famille.

Louise lisait aussi des revues « de filles », comme *Cosmo*. Il y était souvent question de lutte contre la lassitude du couple, de moyens de redonner du peps à sa vie sexuelle après la maternité, de comprendre l'autre, de se faire comprendre de l'autre... Mais que faire quand *l'autre*, précisément, souriait avec condescendance quand elle abordait des questions intimes, comme s'il lui trouvait encore des airs d'adolescente naïve ?

La fois où elle avait enfilé des dessous très sexy commandés sur un site discret, il l'avait prise sans ménagement par-derrière et l'avait fessée en l'injuriant. Elle n'avait pas réitéré.

Malheureusement, les revues spécialisées dans les deux-roues n'avaient pas de rubrique « Vie du couple » ou « Psychologie », et ce qu'elles proposaient pour madame se limitait à une gamme de

vêtements en Gore-Tex avec des protections au niveau des coudes et du dos. Peut-être que Greg aurait aimé faire l'amour en tenue de motard ?

Louise souriait en l'imaginant nu avec des gants de cuir, des bottes rembourrées et un casque intégral sur la tête.



## CHAPITRE 3

En sortant de l'IML, Cérisol envoya un mail à la vice-procureur pour l'informer de la grossesse de la suicidée de Jouy-en-Josas et lui demander d'ouvrir une enquête pour recherche des causes de la mort. Il reçut le feu vert de Gairal dans la foulée. Cette femme ne débranche jamais, songea-t-il.

Puis, il se mit derrière le volant bien que Krzyzaniak fût son chauffeur désigné. Le quinquagénaire considérait que c'était là le rôle d'un subalterne, ou d'une jeune recrue, mais après l'autopsie, il avait besoin de se changer les idées.

Les deux policiers se turent pendant au moins quatre feux rouges. Enfin, Krzyzaniak rompit le silence.

- Où est-ce qu'on va, là ?
  - Fouiller l'appart d'Emilie Vaudrey.
  - Pourquoi ?
  - Parce que ce n'est pas net.
  - Pas net ? Même le légiste a conclu au suicide.
  - On ne se suicide pas quand on attend un bébé.
- Krzyzaniak se retint de pouffer.
- Vous avez lu ça dans un magazine féminin ?

Cérisol encaissa. Simple boutade pour la femme, encore jeune ; véritable couteau dans une plaie béante pour l'homme mûr qui n'avait jamais eu d'enfants ; par choix, mais pas le sien... Celui de Sylvia, son épouse, atteinte d'une cécité congénitale et qui avait eu peur de la transmettre à une éventuelle descendance.

– Instinct maternel, dit-il.

Krzyzaniak soupira. Combien de fois elle avait entendu cela ? Elle continuerait probablement à l'entendre encore longtemps.

– Ça peut bouleverser d'apprendre qu'on porte un enfant. Elle a peut-être paniqué. Ça a pu réveiller de vieux démons.

Cérisol fixait la route. Sa collègue n'avait pas tort, mais sans qu'il pût l'expliquer, il sentait que quelque chose clochait dans ce suicide.

Krzyzaniak insista :

– Et puis si ça se trouve, elle n'était pas au courant. Sept ou huit semaines, elle a pu ne pas s'en apercevoir.

– C'est ce que je veux vérifier en allant fureter dans ses affaires. Il me semble que la famille a droit à une explication. Qui a prévenu les secours ?

– Son petit ami. Un certain Julien Fousseret. Il n'arrivait ni à la joindre ni à entrer à cause de la clef dans la serrure à l'intérieur. Il a appelé les pompiers directement.

– On peut supposer que c'est lui le père. Il faudra lui poser la question. Il se trouve sur place ?

– Non, on l'a ramené chez lui en état de choc.

– Il ne vivait pas avec elle ?

– Non. En fait, il est marié.

– Emilie Vaudrey était sa maîtresse ?

– C'est ça.

– Et sa femme est au courant ?

– Je ne connais pas les détails, mais si elle ne l'était pas avant ce matin, maintenant elle doit l'être, parce qu'il est rentré accompagné par deux agents en tenue.

– On ira le voir, après. On est obligés de faire une recherche de paternité, de toute façon ; c'est la procédure.

Krzyzaniak acquiesça. Cérisol laissa quelques secondes s'écouler. Il conduisait tout en douceur, à vitesse réduite.

– Dis-moi, *Krizaniak*...

– C'est Krzyzaniak, pas *Krizaniak*.

– C'est ce que j'ai dit.

– Non. Vous, vous dites *Krizaniak*, mais passons.



– Pourquoi t’es devenue flic ?

– C’est quoi cette question ?

– Simple curiosité.

Krzyzaniak réfléchit quelques secondes, comme si elle essayait de comprendre ce que son supérieur sous-entendait.

– C’était dans mon ADN, finit-elle par dire. Je n’ai jamais envisagé de faire autre chose. Comme un paysan reprend la ferme de ses parents. C’était une évidence.

– Ton père était dans la police ?

– On est flics de père en fille depuis cinq générations dans ma famille...

– Techniquement, ce n’est pas possible.

Krzyzaniak poursuivit sans relever :

– J’ai même un arrière-arrière-grand-père qui était dans les toutes premières brigades mobiles fondées par Clemenceau.

Cérisol se remémora avec tendresse les soirées du vendredi où il attendait avec impatience de découvrir un nouvel épisode des *Brigades du Tigre*, ces héros moustachus qui s’entraînaient à la boxe française en collants moulants et se lançaient dans des courses-poursuites à trente kilomètres heure. L’air de Claude Bolling interprété par Philippe Clay lui revint : « M’sieur Clemenceau, vos flics maintenant sont devenus des cerveaux. Ni grands ni gros, ils ont laissé leurs vélos leurs chevaux [...] Pendant c’temps-là dans les romans, certains nous racontent comment, faire un casse tranquillement... »

Cérisol adorait la série, mais Krzyzaniak ne la connaissait probablement pas.

– Et vous ? Vous êtes flic depuis combien de temps ? demanda-t-elle.

– Je t’ai déjà demandé de me tutoyer.

– On verra.

Cérisol sourit. Que ce soit *Krizaniak* ou Krzyzaniak, il appréciait sa force de caractère.

– Alors ? Pourquoi la police ?

– Parce que la magistrature exigeait de bosser à la fac, et je n’en ai pas eu le courage, ou la patience. J’avais besoin d’action. J’avais

hâte d'arrêter les méchants et de les mettre en prison, sauver la veuve et l'orphelin. Être aimé.

– Vous avez atteint votre objectif ?

Cérisol éclata de rire.

– Pour ce qui est d'être aimé, je crois que ma femme me supporte, et notre chienne me tolère. Quant aux méchants... ils courent toujours, sinon tu ne serais pas là.

Un ange passa dans la C4 de service. Krzyzaniak semblait méditer ce que son chef de groupe venait de dire.

– Et en dehors de la police ? demanda celui-ci.

– En dehors ?

– Je sais que tu es célibataire, mais il y a un copain... ou une copine ?

Nouveau sourire complice, de la part de Krzyzaniak cette fois, car Cérisol n'était pas encore tout à fait *woke* mais il y travaillait. Lui-même se fit la réflexion qu'à ses débuts, trente ans plus tôt, il n'aurait pas abordé la question de façon aussi frontale. Il faut dire aussi que trente ans plus tôt, personne dans la police n'aurait osé s'afficher en couple avec un partenaire du même sexe.

– Non, personne. Pas même un chien. Je ne suis pas douée pour les relations amoureuses, ou amicales... Pour les relations tout court.

– J'avais remarqué.

La remarque amusa Krzyzaniak, mais Cérisol se sentit obligé d'ajouter « Je plaisante », au cas où.

– Pas la peine de prendre des pincettes. Je me connais : je suis sûre que même un animal domestique me décevrait.

La Citroën venait de franchir les limites de Jouy-en-Josas ; Cérisol mit son clignotant et s'engagea dans une ruelle bordée par des maisons années 1930 d'un côté, par un square verdoyant de l'autre, dans lequel gambadaient des enfants que des parents surveillaient distraitement depuis leurs bancs.

– Rue Péteineau. On y est.

– La propriétaire vit sous l'appartement qu'elle louait à Emilie Vaudrey, dit Krzyzaniak. Elle possède le double des clefs. Elle est prévenue que nous arrivons.

Cérisol n'avait pas encore enclenché le frein à main électrique que la voisine en question apparaissait derrière le rideau de sa fenêtre. Krzyzaniak lui fit un signe rassurant. La dame sortit sur son palier, un trousseau tendu en direction des policiers, au bout d'une main tremblant comme une feuille ; son âge y était pour quelque chose, mais le suicide de sa jeune locataire aussi, très probablement.

– Bonjour madame, dit Cérisol en saisissant les clefs. Merci de rester à notre disposition.

– Comment cela ? C'est que j'ai des courses à faire.

– Attendez que nous ayons fini, si vous le voulez bien. Nous aurons des questions à vous poser.

– Encore ? J'ai tout dit à vos collègues. Malheureusement, je n'ai rien de plus à vous apprendre. Et d'abord, vous en avez pour combien de temps ?

Pendant que Krzyzaniak expliquait à la propriétaire que leur visite ne durerait pas plus d'une heure, Cérisol emprunta l'escalier extérieur. Il remarqua une nouvelle fois que, depuis qu'il avait perdu du poids, gravir des marches lui demandait moins d'effort. Cependant, il aurait volontiers échangé ce confort pour un pot de confiture de framboise. *La vieille a une tête à faire des boccas ! Je suis sûr que son cellier en est rempli !*

Le silence régnait dans l'appartement de la jeune femme. Malgré le bazar laissé par les pompiers puis les collègues de l'Identité judiciaire, on voyait que, du vivant d'Emilie Vaudrey, les lieux étaient très bien tenus.

Cérisol repéra tout de suite les photos de la jeune femme en compagnie d'un homme à peine plus âgé... L'amoureux en question, de toute évidence. Sur l'une d'elles, sa tête reposait contre l'épaule du quadragénaire souriant, un brun frisé à l'allure athlétique qui dégageait une certaine assurance. On imaginait une voiture de sport garée à proximité et des vêtements de marque. Le style ingénieur ou avocat. Sur une autre, un selfie pris en bord de mer, ils s'embrassaient à pleine bouche.

Cérisol tapota le cliché aimanté à la porte du réfrigérateur.

– Julien Fousseret, je suppose, dit-il à l'intention de sa collègue.

Krzyzaniak se rapprocha pour découvrir les traits plutôt agréables d'un quadragénaire épanoui dans l'amour.

– Hum.

Puis, Cérisol et elle se mirent à ouvrir tous les placards et les tiroirs de la cuisine, mais ils ne contenaient rien que de très normal : couverts, vaisselle, ustensiles et appareils, produits de nettoyage et stocks de nourriture bio, sans gluten et sans huile de palme.

D'ailleurs, le frigo était celui d'une femme moderne soucieuse de bien vieillir ; il y avait des bouteilles d'alcool dans l'appartement, mais rangées à leur place, dans un placard, pas éparpillées un petit peu partout dans le domicile, et certainement pas dans la chambre, hormis la bouteille de whisky retrouvée renversée près du corps.

Le seul élément fiable à l'autopsie sur lequel ils mirent la main fut un test de grossesse. Le bâtonnet de plastique en forme de thermomètre avait été remis dans son emballage et enfoui – caché ? – au fond d'un tiroir du buffet de la cuisine. Il arborait un signe positif bleu au centre de la fenêtre censée donner le résultat du test. Cérisol s'en saisit.

– En tout cas, elle se savait enceinte, dit-il.

– Ça ne prouve rien. Certaines femmes sont fragilisées par une grossesse, répondit Krzyzaniak. Imaginez qu'elle ait fait un refus de grossesse... Le dérèglement hormonal peut provoquer des dépressions aussi profondes qu'inattendues. C'est rare, mais ça arrive.

Cérisol acquiesça, avant de s'attaquer aux étagères du séjour. Krzyzaniak ouvrit les tiroirs d'une commode, dans l'entrée. C'est là qu'Emilie Vaudrey conservait ses chaussures, une trentaine de paires, au bas mot. Krzyzaniak, qui achetait ses vêtements sur Vinted ou à la recyclerie de son quartier, soupira.

Cérisol aussi se faisait une idée d'Emilie Vaudrey. Depuis le séjour, il commentait à voix haute :

– On se croirait au rayon Développement personnel de la Fnac : *Comment vivre sans tuer, Le Sommeil par les plantes, Mieux connaître son ennemi pour en faire son ami, Cuisine et Karma...*

– Rien ici, dit Krzyzaniak en refermant le meuble du couloir. Je vais parler à la propriétaire.

Cérisol ne la contredit pas ; il poursuivit l'inspection des lieux.

L'unique chambre faisait au moins vingt mètres carrés. Côté nuit, les placards du dressing, remplis de vêtements, dissimulaient une boîte à bijoux que le premier cambrioleur venu aurait cherchée là, mais ils ne contenaient rien d'inattendu.

– Pas de cadavre dans le placard, plaisanta-t-il.

Mais Krzyzaniak, qui était déjà sortie de l'appartement, ne l'entendit pas. Cérisol se dit que c'était tant mieux car sa blague était un peu éculée.

Seuls indices – outre les photos dans l'entrée et la cuisine – d'une présence masculine occasionnelle : une étagère et quelques cintres réservés à des dessous et à deux chemises d'homme.

L'espace de travail recelait de nombreux documents liés à la création d'entreprise, des plans de masse et des catalogues de produits en lien avec la santé, les soins corporels, les médecines complémentaires... Il ne dénicha rien d'exceptionnel ou d'inhabituel, rien qui indiquât qu'Emilie Vaudrey était menacée ou dans une situation difficile.

Dans son sac à main, déjà inspecté par l'IJ, il tomba sur un étui à cartes de visite. « Emilie Vaudrey – Naturopathe chez vous et sur votre lieu de travail ». Il nota l'habile adresse « chez vous », et non pas le message neutre « à domicile ». Emilie Vaudrey avait le sens de la communication.

L'ordinateur et le smartphone qu'il y trouva parleraient peut-être, une fois entre les mains des informaticiens de la PJ, mais il ne découvrit rien sur le bureau qui pût expliquer son geste : ni message de séparation, ni lettre de menace ou de chantage.

Il sortit son téléphone et entra « Emilie Vaudrey » dans Google. Il en résulta une entrée LinkedIn et une page Facebook, toutes deux confirmant une activité de naturopathe à domicile. Siège social de l'autoentreprise sis 22, rue Péteineau à Jouy-en-Josas. C'était tout. Le compte Facebook était une page professionnelle ; rien de personnel n'y était dévoilé.

Il en avait terminé avec l'exploration du domicile de la jeune femme ; Krzyzaniak devait elle aussi avoir fini d'interroger la

propriétaire. S'ils n'avaient rien trouvé de concluant, Cérisol n'avait pas changé d'avis pour autant : ce suicide n'était pas clair et il entendait dissiper ce trouble.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'appartement et referma la porte derrière lui.

Une fois dans la voiture, les deux policiers échangèrent les informations que chacun avait réussi à glaner. Aucune révélation, ni d'un côté ni de l'autre.

– La voisine ne sait pas grand-chose d'Emilie Vaudrey : jeune femme tranquille, jamais de bruit, elle payait son loyer rubis sur l'ongle par virements automatiques, son « petit ami » venait régulièrement et il était très aimable, jamais un mot au-dessus de l'autre, jamais une dispute... Bref, la locataire idéale.

Cérisol mit le contact.

– On va rendre visite à l'amant ? demanda Krzyzaniak.

– Exact.

– On ne pourrait pas le convoquer, plutôt ?

– Pourquoi ?

– Imaginez que sa femme ne soit pas au courant.

– Tu m'as dit que des agents en tenue l'avaient raccompagné chez lui. Il a bien fallu qu'il explique pourquoi à sa femme.

Cérisol démarra.

– Et puis, honnêtement, ce n'est pas notre problème.

## CHAPITRE 4

À vol d'oiseau, la maison des Fousseret n'était située qu'à deux kilomètres de l'appartement d'Emilie Vaudrey. Le coucou avait élu son nid bis à un jet de pierre du premier, probablement par souci de commodité. Ou par conscience environnementale, histoire de ne pas alourdir son empreinte carbone. Autrement dit, Julien Fousseret avait inventé l'adultère écoresponsable. Après tout, on pouvait tromper sa femme et rester fidèle à d'autres engagements.

– Mauvais calcul, commenta Krzyzaniak. Il y a un dicton qui dit qu'un renard ne doit jamais chasser près du terrier.

– À moins que son épouse n'ait été au courant.

– C'est ce qu'on va voir.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps avant de faire la connaissance de madame Fousseret, car c'est elle qui leur ouvrit. C'était une belle femme au teint mat avec des yeux en amande ; elle devait avoir des origines méditerranéennes... Espagnoles ou italiennes.

– Commandant Cérisol et lieutenant *Krizaniak*...

– Krzyzaniak, précisa l'intéressée.

– ... de la brigade criminelle de Versailles. Nous souhaiterions nous entretenir avec monsieur Fousseret Julien.

Sans faire le moindre commentaire, la maîtresse des lieux s'écarta pour les laisser passer à l'intérieur. Leur collègue, le major Nicodemo, dont l'expérience était basée sur des années d'observation de sa propre épouse avec qui il se chamaillait quotidiennement, aurait dit qu'elle avait « la tête rentrée dans les épaules ». Il en aurait conclu

qu'une dispute venait d'avoir lieu entre les deux époux légitimes. Cérisol ne l'aurait pas contredit. De toute évidence, la femelle du coucou était contrariée. D'ailleurs, elle avait pleuré ; son visage rond en portait encore les stigmates, et ses cheveux bruns coupés en dégradé étaient certainement mieux arrangés en temps normal.

L'entrée donnait directement sur une vaste salle de séjour avec un espace ouvert consacré à la cuisine, un autre à la cheminée et au coin télévision, un troisième aux repas en comité élargi.

Un jeune homme élégant et élancé – les policiers reconnurent l'auteur du baiser sur la photo chez Emilie Vaudrey – se leva du canapé dans lequel il était enfoncé, un verre de quelque chose de fort posé sur la table basse, à portée de main, les yeux rougis par les larmes, lui aussi.

Il s'avança ; les policiers firent un pas dans sa direction.

– Lieutenant *Krizaniak* et commandant Cérisol, de la brigade criminelle, SRPJ de Versailles.

– La brigade criminelle ? s'inquiéta le mari-amant.

– Deux ou trois questions, pour le procès-verbal, le rassura Cérisol.

Julien Fousseret leur tendit la main à tour de rôle.

– Je suis désolé, dit-il, mais ce n'est pas vraiment le bon moment... Vous êtes sûrs que cela ne peut pas attendre ?

– J'ai bien peur que non. Pourrions-nous vous parler en privé ? dit Cérisol tout en jetant un discret coup d'œil en direction de madame Fousseret.

Celle-ci n'attendit pas que son mari s'adresse à elle pour lui demander de sortir. Elle pivota sur elle-même et disparut dans un couloir donnant sur d'autres portes – les chambres, vraisemblablement. Julien Fousseret en parut gêné.

– Excusez-la, elle est très affectée par les événements.

– Elle n'était pas au courant de...

Julien Fousseret se contenta de faire « non » de la tête.

– Depuis quand entreteniez-vous cette relation adultère ? demanda Cérisol.



Julien Fousseret sourit tristement.

– Deux ans.

– Et au bout de deux ans, vous n'aviez toujours pas révélé cette liaison à votre épouse ? demanda Krzyzaniak, une pointe de reproche dans la voix.

Cérisol se râcla la gorge ; il ne fallait pas oublier que le bonhomme venait de perdre un être cher.

– Je comptais lui en parler, répondit Julien Fousseret. Mais j'avais peur de la blesser. Je sentais qu'elle n'était pas prête...

– Prête à quoi ?

– À nous rejoindre, Emilie et moi, dans une relation englobante qui se serait renouvelée, réinventée...

Julien Fousseret parlait de ménage à trois. Krzyzaniak était encore tendre, mais Cérisol en avait entendu et vu de toutes les couleurs ; quoi qu'il en soit, ni l'un ni l'autre n'étaient là pour juger.

– Je comprends que votre épouse soit contrariée, dit Krzyzaniak avec une pointe d'ironie.

Cérisol, qui l'avait perçue, d'un regard, la mit en garde : s'en tenir aux faits, rien qu'aux faits !

– J'en suis le premier désolé, croyez-moi, dit Julien Fousseret.

– Vous n'étiez donc pas en instance de divorce ? demanda Cérisol.

– Comment ? Pas du tout !

– Ni même sur le point de quitter votre épouse pour aller vivre avec Emilie Vaudrey ?

– Mais non, vous n'y êtes pas ! Je sais l'impression que ça donne, vu de l'extérieur, et que mon attitude peut paraître égoïste, ou utopique, mais j'aime ma femme autant que j'aimais Emilie... Et je rêvais d'une vie sentimentale... différente, protéiforme... Je ne savais pas comment en parler à Sandrine. J'étais sûr que ça allait la blesser. Mais j'étais aussi conscient que c'était injuste envers elle, que je lui devais la vérité. Simplement, je pensais avoir le temps... Jamais je n'aurais imaginé devoir lui faire ces révélations en pareilles circonstances.

Julien Fousseret eut toutes les difficultés à réprimer un sanglot.

– Et Emilie Vaudrey ? Elle partageait votre vision des choses ? demanda Cérisol.

– Complètement. Nous avions tant de choses en commun. Nous étions en train de monter une entreprise ensemble, quelque chose d'important, qui nous ressemblait, qui aurait dispensé le bien... Emilie est... une si belle personne.

Julien Fousseret buta sur le présent du verbe être. Des larmes se mirent à couler sur ses joues. Il était là quand les pompiers avaient emporté la dépouille de sa petite amie. C'était probablement la première fois qu'il voyait un cadavre. Quelques heures s'étaient écoulées ; petit à petit, il prenait conscience de la nature irrémédiable de cette tragédie.

– Quel genre d'entreprise ? demanda Cérisol.

– Un centre de bien-être. Emilie était naturopathe. Et moi en pleine reconversion. C'est comme cela que nous nous sommes rencontrés. J'étais sur le point de quitter ma boîte...

– Quelle boîte ?

– Norauto.

– Norauto ?

Étant donné sa mise, Cérisol voyait mal Julien Fousseret en train de vendre du polish pour carrosserie de voiture ou de poser des pneus à la chaîne.

Devinant l'étonnement du policier, probablement habitué à devoir s'expliquer sur cet aspect de son CV, Julien Fousseret n'attendit pas qu'il lui posât la question pour préciser :

– Je suis informaticien. Je suis responsable de l'ergonomie du site web du groupe. Je télétravaille essentiellement. En parallèle, je suis en train de terminer ma formation de réflexothérapie et de diététique chinoise...

Cérisol ne voyait pas par quel truchement tortueux on passait de l'ergonomie de site web – dont il se demandait ce que le terme revêtait exactement – à la diététique chinoise.

– Cela explique les plans que nous avons trouvés chez Emilie Vaudrey ? demanda-t-il.

– Les plans du centre, oui, certainement. Nous étions en pour-

parlers avec des banques. En fait, nous venions d'obtenir le prêt. Emilie travaillait jour et nuit sur ce projet. Mais qu'importe à présent ? Elle est morte...

Cérisol se dit qu'avec sa chérie, Fousseret venait aussi de perdre son rêve de vie nouvelle.

– Est-ce que vous avez une idée de ce qui a pu la pousser à... ?

– Non. Vraiment, je ne comprends pas. Nous étions si heureux, si optimistes... En train de bâtir ce projet commun.

– Elle était peut-être fragilisée ces derniers temps ?

Cérisol lui tendait la perche de la grossesse, mais Julien Fousseret ne la saisit pas.

– Emilie avait un passif psychologique, dit-il sur le ton de la confiance. Elle a eu des épisodes dépressifs, plus jeune. Mais elle avait été traitée, c'était derrière elle. Je ne veux pas donner l'impression de me vanter, mais depuis que nous étions ensemble, elle avait trouvé un équilibre.

Conscient de la façon dont ses propos pouvaient être interprétés, il s'assura que son épouse ne pouvait pas l'entendre et précisa :

– Je ne me permettrais pas de l'affirmer si elle ne me l'avait dit elle-même. Nous projections même d'avoir un bébé.

De toute évidence, il n'était pas au courant qu'Emilie Vaudrey avait partiellement atteint cet objectif. Pour une raison qui leur échappait, elle n'avait pas informé Julien Fousseret de son récent état.

Cérisol et Krzyzaniak se consultèrent en silence : Julien Fousseret avait eu sa dose de mauvaises nouvelles pour la journée, pourtant ils devaient lui révéler la vérité. Inutile que son épouse l'apprenne ; autant profiter du fait qu'elle ne pouvait pas les entendre pour tout lui dire :

– Nous allons devoir faire un prélèvement salivaire, lâcha Cérisol. Julien Fousseret le regarda sans comprendre.

– Pardon ?

L'inquiétude se lisait sur son visage. Prélèvement salivaire signifiait prélèvement ADN. Or, il se rappela que les policiers étaient de la brigade criminelle.

– Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

Cérisol hésita, puis il se lança :

– C'est pour une recherche de paternité. C'est la procédure, je suis désolé.

– Une recherche de p... ? Vous voulez dire que... ?

Cérisol se pinça les lèvres.

– Je suis désolé, répéta-t-il.

Et il l'était, car Julien Fousseret commençait à mesurer ce que ces mots impliquaient. Mais le commandant devait l'énoncer clairement :

– L'autopsie vient de révéler qu'Emilie Vaudrey était enceinte.

## *Grace*

Que nous reste-t-il une fois que nos oripeaux nous ont été ôtés ? Quand la chair de notre chair nous a été arrachée ? De quoi sommes-nous faits ? Qu'est-ce qui demeure ?

Des particules éparses qui échappent à l'œil. Mais le souvenir d'une folle est-il fondé sur quoi que ce soit de réel ?

Grace pose un doigt sur la cheville d'Amos. Puis deux. Elle appuie un peu plus fort sur le derme glabre de son époux. Elle reconnaît le grain de sa peau. Elle la caresse. Pas par tendresse, mais pour s'assurer qu'il ne réagit pas.

Amos dort. Ou il somnole. Ou bien il divague, à demi conscient, comme la plupart dans le zodiac.

Pourtant, Amos est fort et sûr de lui ; il contrôle ses émotions aussi bien que son corps. Si l'un d'entre eux doit survivre, c'est lui.

Grace se tourne vers son mari. Elle distingue mal son visage dans la pénombre, mais il semble bien qu'il ferme les yeux.

Après que les garde-côtes les ont accostés, quelques heures après leur départ de Libye, emportant le moteur hors-bord du zodiac, Amos n'est plus rien. Il a perdu toute autorité. Il se cramponne au téléphone portable que les passeurs lui ont confié, mais c'est tout ce qu'il lui reste.

C'était il y a deux jours.

Depuis, ils dérivent sans trop savoir où les courants les portent.

Selon Amos, qui au début consultait la boussole plusieurs fois par heure, ils vont dans la bonne direction. Seulement, ils n'ont plus rien à manger et manqueront bientôt d'eau.

Amos rallume régulièrement le téléphone, s'assure qu'ils ne sont pas entrés dans la zone de réception d'une borne GSM, pour l'éteindre aussitôt afin d'économiser la batterie. À présent, il fait nuit et il a été vaincu par la fatigue et le sommeil.

Grace est à bout. Mais surtout, elle ne voit pas l'intérêt de lutter plus longtemps. S'ils s'en sortent vivants, elle ralentira Amos ; elle sera un poids mort. Son double débile, une ombre inutile.

Elle se redresse pour tendre un bras hors de l'embarcation. Elle le laisse redescendre à l'extérieur du boudin jusqu'à ce que ses doigts effleurent l'eau, qu'elle porte à ses lèvres ; elle remarque qu'ils sont salés.

Elle ne connaissait pas la mer avant d'arriver sur la côte libyenne ; elle n'avait jamais mis les pieds dans un bateau, jamais navigué sur la grande eau. La sensation d'être suspendue au-dessus du vide est vertigineuse... Des centaines, peut-être des milliers de mètres de profondeur se trouvent sous la paroi fragile qui constitue le ventre du zodiac. Il suffirait d'un coup de couteau, d'un geste maladroit, pour que la mer s'engouffre et les ensevelisse.

Elle laisse son avant-bras s'enfoncer sous la surface liquide. L'eau est froide. Si elle tombait... Cela ne prendrait qu'un instant ; elle mourrait sûrement de froid avant de se noyer.

Elle regarde à nouveau en direction d'Amos, toujours immobile. C'est la première fois qu'elle prend sa vigilance en défaut depuis leur départ.

C'est le moment ou jamais.

Elle enjambe le rebord du zodiac, s'allonge sur le ventre, la moitié du corps immergée. Quelques instants s'écoulent, deux ou trois minutes tout au plus ; sa respiration ralentit, ses membres sont déjà gourds.

Elle fixe Amos. S'il se réveillait à cet instant précis, il aurait encore le temps de la rattraper. Il crierait, l'insulterait mais il la tirerait vers l'intérieur de sa poigne énergique. Tel qu'elle le connaît,

il la corrigerait en lui assenant une série de gifles, mais elle serait vivante, ramenée à la vie.

Elle se laisserait faire ; peut-être même serait-elle soulagée ?

Mais Amos garde les yeux fermés. Alors elle finit de basculer et glisse dans l'eau.

C'est terminé. Elle *le* rejoint.







ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL  
CORRECTION

HERVÉ DELOUCHE  
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ  
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA  
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

ALEXANDRE BLOMME  
RELATIONS PRESSE ET COMMUNICATION

AGENCE TRAMES  
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2024